

Le combattant de la peinture

Etienne Dumont

«**J**e ne pense pas avoir été à la hauteur ce matin.» Le moins qu'on puisse dire, c'est que

Gilles Porret n'appartient pas aux beaux parleurs, qui pullulent aujourd'hui dans le domaine plastique. «Les formules sont à la fête, elles semblent devenues le seul intérêt dans l'art. Je n'arrive pas à m'en contenter.»

Gilles Porret, les amateurs le connaissent depuis deux décennies. «J'expose en moyenne deux fois par an.» Mais attention! Il n'en est pas devenu une vedette, même locale, pour autant. L'homme, qui revient aujourd'hui chez TMproject, présente souvent ses œuvres dans des endroits un peu en marge. «Jamais dans des musées! Les conservateurs connaissent mon travail. Ils le saluent, mais nos rapports s'arrêtent là. Je ne me suis retrouvé qu'au Centre PasquArt, à Bienne.» Une excellente adresse, mais décentrée. «Je fais mon bonhomme de chemin sur la scène genevoise en restant assez seul.»

Une expérience de vie

A 50 ans, Gilles Porret n'appartient pas à la génération HEAD (Haute Ecole d'art et de design), où les artistes apprennent à se vendre. «Je n'étais pas un modèle d'application en classe. J'ai toujours dessiné.» Trouver un travail n'était cependant pas difficile dans les années 80. «J'ai commencé comme librairie non formé chez Georg bis, à la Corraterie.» Là où l'on vend aujourd'hui des baskets à la mode. «Il y avait beaucoup de livres d'art, à prix cassés. Ces bouquins sont devenus mon école du soir. J'y ai découvert le passé et le présent, en autodidacte.»

Il fallait encore en sortir! Gilles l'a osé en passant à l'Ecole supérieure des arts visuels, ancêtre de la HEAD, en un temps où les élèves restaient encore rares. «Pour moi, c'était une expérience de vie. L'occasion de descendre au fond de moi-même. C'est alors que j'ai décidé de peindre.» Un choix intérieur, mais aussi extérieur. «Je me suis toujours senti plus à l'aide en accomplissant une tâche autonome qu'en faisant collectivement face à un monde qui me semble souvent effrayant.»

Mon interlocuteur se souvient de la scène artistique locale d'alors. «Elle restait toute petite! Quelques galeries à peine. Pas encore de Mamco. J'adorais ce que faisait John Armleder.» Une sensibi-



Gilles Porret. «La peinture me parle, mais elle m'échappe aussi. Avec elle, rien n'est jamais gagné.» STEEVE IUNCKER GOMEZ

Gilles Porret Bio express

1962 Naissance le 8 janvier à Neuchâtel.

Parents boulangers. «Mais nous sommes très vite venus à Genève.»

1982-1986 Ecole supérieure d'arts visuels (ESAV) à Genève.

1987 Première bourse fédérale. «J'en ai obtenu une seconde.»

1989 Prix Placette.

2011 Grande exposition au Centre PasquArt de Bienne.

2012 Expose chez Tracy Mueller, 2, rue des Vieux-Grenadiers, jusqu'au 12 janvier 2013. Site: www.tmproject.ch

lité pourtant différente... «Je me sens plus à l'aise dans une peinture formelle que dans l'abstraction pure. Je me situe à la frontière de la représentation.»

Comme sur un ring

Gilles Porret voit dans l'actuel boom genevois, exponentiel, un vrai dynamisme. «Pensez à ce que le Mamco aura fait pour la cité!» Il n'empêche que la production locale se regarde, certes, mais ne se vend pas. Elle ne possède plus de vrai, grand mécène depuis la mort déjà lointaine d'André L'Huillier. Rares sont les collectionneurs prêts à prendre des risques, même pour des artistes dits émergents. «Mais comment un créateur émerge-t-il, au fait? La chose me semble plus souvent due aux soutiens qu'il possède qu'à la pertinence de son œuvre.»

Gilles Porret s'est du coup installé à Bière (VD). «Je loue là-bas une maison et un atelier pour le prix d'un studio ici.» L'artiste continue à y produire ses peintures, dont le trou semble la caractéristique majeure. «Les ronds, les points me donnent l'occasion de me confronter à la peinture. De rejouer le jeu avec audace. La peinture me parle, elle m'échappe aussi. Avec elle, rien n'est jamais gagné. Je la combats comme sur un ring. Il faut reprendre à chaque instant la bataille.»

Ne vous étonnez donc pas si Gilles Porret développe peu d'activités parallèles, à part élever sa fille Camille et enseigner un jour par semaine en Valais, «ce qui est très peu pour vivre». Le reste du temps, il œuvre dans son atelier. «Le temps m'est précieux. J'ai besoin de pouvoir m'immerger dans mon travail.»